

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



« Jules Faubert » d'Ubald Paquin et le roman populaire
Ubald Paquin, *Jules Faubert le roi du papier*, Montréal,
Bisaillon, 1923, 165 p.

Patrick Imbert

Numéro 17, printemps 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40617ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Imbert, P. (1980). Compte rendu de [« Jules Faubert » d'Ubald Paquin et le roman populaire / Ubald Paquin, *Jules Faubert le roi du papier*, Montréal, Bisaillon, 1923, 165 p.] *Lettres québécoises*, (17), 44–45.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1980

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

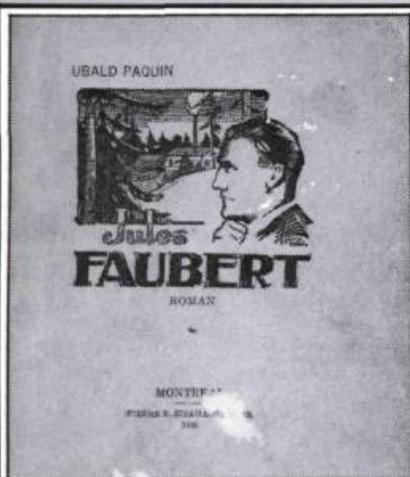
<https://www.erudit.org/fr/>

Relectures

« Jules Faubert »

d'Ubald Paquin

et le roman populaire.



Si nous avons choisi de relire l'oeuvre d'Ubald Paquin (1894-1962) et, en particulier, *Jules Faubert : le roi du papier*, c'est bien parce qu'il s'agit d'un romancier populaire assez prolifique, peut-être pas autant que Jean Féron (*La métisse, Fierté de race, La revanche d'une race, Le patriote*, etc.), mais certes plus que Jean Nel (*Le crime d'un père*, etc.), Jules Larivière (*L'associée silencieuse*, etc.), ou Alexandre Huot (*La ceinture fléchée, L'impératrice de l'Ungava*, etc.) et d'un talent supérieur au moins aux trois derniers.

C'est lors d'une conférence prononcée à Montréal le 18 novembre 1930 sous les auspices de la Société des conférences des Hautes études commerciales (ce dernier aspect est important puisque le roman dont nous allons parler traite de la réussite d'un capitaliste canadien-français) qu'Ubald Paquin manifeste clairement ses idées politiques et créatrices. Cette conférence s'intitule *Le nationalisme intellectuel* (21 p.). Comme dans tous ses écrits, il va droit au but, sans fioritures et sans failles, sans nuances non plus : « Après trois cents ans d'existence, nous sommes encore des coloniaux, coloniaux politiques de l'Angleterre, coloniaux économiques des États-Unis, coloniaux intellectuels de la France » (p. 3). Il continue en précisant que si les dépendances économique et politique vont en diminuant, il n'en est rien du domaine intellectuel et il précise : « Je veux simplement démontrer que, n'étant plus français, nous devons nous efforcer d'être différents en littérature comme nous le sommes en fait. » (p. 6). Appel au nationalisme intellectuel donc, qui permettra d'exprimer « le génie de la race » en se servant de l'orgueil qui est exalté dans cette conférence comme il

l'est dans le roman *Jules Faubert* : « Le nationalisme est aux peuples ce que l'orgueil est aux individus. L'orgueil est le sentiment d'une force poussée jusqu'au paroxysme. » (p. 9). Ainsi ici, comme en Europe, le nationalisme était lié à l'exaltation de pulsions instinctives fort peu chrétiennes. Toutefois, on doit bien voir que, comme pour beaucoup de conférences passionnées ou de préfaces incendiaires, il y a parfois un fossé du hors texte au texte. En effet, les ouvrages d'Ubald Paquin reprennent souvent un type d'intrigue qui n'a rien à envier à Ponson du Terrail. D'autre part, quelquefois, certains auteurs français sont source directe et avouée d'inspiration ainsi qu'on peut le voir à la page 3 de *La mystérieuse inconnue* (1929) : « Balzac dans une page célèbre de son *Histoire des Treize*, décrit la physionomie des rues de Paris. Il leur prête une vie propre à chacune d'elles... Comme à Paris, Montréal a une physionomie particulière à chacun de ses quartiers. Le coin de la rue Saint-Laurent Sainte-Catherine ne ressemble pas à celui de la rue Peel, pas plus qu'à celui de la rue Saint-Denis. À chacun de ces endroits, des êtres de milieux différents, gratifiés d'une éducation différente, pensant de façon différente, s'agglomèrent aux heures de presse, s'y pressent... Des races se

côtoient (sic), sans se mêler, des instincts s'entrechoquent et il en résulte un mélange hétéroclite tel, qu'il faudrait un Balzac pour le décrire. ».

Ainsi sont repris des idées, des techniques, des modes de présentation, des formes qui ont fait le succès de certains grands romanciers dont Balzac, exemple bien dangereux à donner puisqu'il semble qu'en 1950 encore « les ouvrages de cet écrivain [étaient] à l'index »¹. Certes, les thèmes sont pris directement dans la réalité nationale et sont généralement développés tambour battant. C'est ce qui se produit d'ailleurs pour la plupart des auteurs publiant dans la Collection *le roman canadien* aux éditions Édouard Garand (Montréal) dont l'image de marque représente un soldat de 37 avec la devise *Pour la race*, le tout reposant sur l'expression *l'Action canadienne* s'opposant, bien sûr, au titre de la revue *l'Action française*. Ubald Paquin reprendra aussi (après *Jules Faubert* (1923)) en 1926 la recette qui a si bien servi à Jules-Paul Tardivel dans *Pour la patrie* en 1895. En effet, il écrira *La cité dans les fers*, roman de politique fiction, posant le problème de la révolte et de la séparation du Québec. Toutefois à l'inverse de chez Tardivel dont le héros est guidé par Dieu, cette révolte échouera.

Mais revenons à *Jules Faubert*. Il s'agit d'un roman mélodramatique dans lequel Jules Faubert est amoureux de Pauline qu'il surprend en train d'embrasser quelqu'un d'autre. C'est la rupture. Jules Faubert se consacre alors à devenir le roi de la pâte à papier. Plus tard, Pauline à quelques semaines de son mariage avec Henri Roberge, ami de Jules Faubert, rencontre ce même Jules, par hasard, et décide de rompre avec Henri pour revenir à Jules. Elle aime par-dessus tout en Jules, son pouvoir, son orgueil, sa volonté, son regard d'acier, tout ce qui, dans cette littérature



quelque peu stéréotypée, renvoie (comme maintenant pour James Bond ou Bob Morane) à l'image du « vrai » mâle. Cependant, si l'intrigue est banale, le thème principal l'est moins. On trouve, en effet, dans cet ouvrage, la glorification du capitalisme canadien-français qui doit tenir en échec les étrangers anglais et américains. Voilà qui est bien différent de l'agriculturisme prôné par Monseigneur Lafleche ou par des textes comme Jean Rivard ainsi que de nombreux romans de la fidélité valorisant l'enracinement dans la glèbe. Il est à noter, d'ailleurs, que tout est subordonné au triomphe du nationalisme et à l'orgueil de Jules Faubert qui veut chasser le capitalisme étranger. Il est symptomatique de voir que les syndicats ne sont perçus que comme des appareils grossiers, manipulés par Coulter, directeur de l'entreprise anglaise, afin d'écraser Jules Faubert et de saboter ses installations. Inutile de préciser que le peuple qu'on veut servir devient, dans ce cas, la foule méprisable vile et hideuse (p. 108). La presse qui est vénale (p. 71) quand elle est vendue au gouvernement du Québec, lui-même à la solde des capitalistes anglais ou américains, devient vertueuse et honnête quand, aux mains de Jules, elle aide, par ses menaces, ce même entrepreneur à obtenir d'immenses concessions pour exploiter la forêt (p. 68).

Du point de vue thématique, donc, on trouve une assez grande originalité par rapport aux classiques et l'on voit bien que se dégage de ce livre une volonté d'assurer le pouvoir économique laïcisé dans le but, cela est dit clairement, de faire des dons « pour développer le niveau moral et intellectuel des siens » (p. 53). Si donc le thème est quelque peu neuf, ce n'est pas le cas de la fin très mélodramatique où l'on apprend que, par désespoir face à la perte de Pauline, Jules risque de plus en plus sa fortune jusqu'à ce qu'il fasse faillite. Ce n'est donc pas l'intrigue, reposant sur le hasard, les coïncidences, et liée donc plus aux caprices de l'auteur qu'à un vraisemblable bâti dans le fonctionnement du texte qui fait de cet ouvrage un grand livre. Ce ne sont pas, non plus, les descriptions psychologiques des personnages mêlant d'une manière toute mécanique le décor extérieur et les pensées intimes qui ouvrent des horizons nouveaux : « Une inquiétude l'en-

vahit, celle de balbutier, d'être ridicule à cause de l'émotion de sentir au bout de ses phrases se jouer ses avenir contraires. L'horloge, avec un tic tac monotone, fait avancer ses aiguilles régulièrement. Dans son espoir se mêle (sic) la peur d'affronter le regard indifférent et lointain qu'elle sait prendre et cette signification de mépris hautain, contenu dans la pose de tout son corps. » (p. 19). Ce sont encore moins les attitudes prévisibles, les réflexions idéologiquement chargées au sujet de la différence entre la faiblesse féminine et la puissance masculine qui font de ce livre un grand texte littéraire. Quant au style, il n'est pas toujours à la hauteur des sentiments véhiculés dans l'ouvrage : « Elle aurait voulu associé (sic) sa pauvre petite vie à la vie magnifique de Jules. Drapé dans l'exaltation continu (sic) d'un rêve fou de grandeur, il préparait dans le labeur opiniâtre ses destinées splendides. Tout cela, elle le savait, et qu'il y arriverait (sic) » (p. 50).

Toutefois, justement, à part le thème soulignant le pouvoir de l'industrie, l'intérêt de cet ouvrage réside d'abord dans le fait qu'il s'agit d'un roman populaire et que, à l'instar de James Bond, de OSS, des romans de Conan Doyle, d'Agatha Christie ou de Simenon, il véhicule et crée, tout à la fois, les stéréotypes d'une collectivité presque à l'état pur². Ubald Paquin, dans sa conférence au sujet du nationalisme intellectuel, affirmait que « nous avons bien quelques littérateurs mais que nous n'avons pas de littérature » (p. 7). Or, il

est remarquable que, dans les années vingt et trente, des littérateurs comme Ubald Paquin ou Jean Féron aient alimenté des éditeurs tel Édouard Garand qui se sont consacrés à former le goût d'un peuple et à lui imposer des stéréotypes plus proche de la représentation qu'ils avaient de l'identité canadienne-française. Ceci nous fait comprendre que ce qui manque de nos jours au Québec (puisqu'il est entendu que la grande littérature est bien vivante, même si elle n'est lue que par un segment restreint de la population), c'est justement une littérature populaire d'ici, qui pourrait prendre la place de Ian Fleming, de Delly ou de Henri Vernes. Il faudrait trouver les voies qui permettraient une production régulière prévisible, stéréotypée, d'aventures (crues nouvelles) ce que ne pourrait pas, bien sûr, proposer un récit posant immédiatement la séparation du Québec avec le résultat (selon les opinions politiques de chacun), optimiste ou pessimiste à la fin, mais ce qu'annonçait Jules Faubert dans la manière de traiter un point particulier du devenir collectif.

Il faudrait surtout des éditeurs qui oseraient publier de tels livres en collection de poche et les distribuer dans les magasins à rayon en ne s'en tenant pas au jardinage ou aux sports. Ainsi, Ubald Paquin nous fait prendre conscience qu'une littérature québécoise populaire a existé et qu'elle pourrait encore exister. On s'aperçoit aussi que, si les recherches sur les écrivains sont intéressantes, il manque plusieurs études détaillées et sérieuses sur les idées des éditeurs, sur les décisions et les politiques prises par les imprimeurs, les libraires et les éditeurs de revues au travers des siècles. Ce sont eux qui, par leurs choix, déterminent (s'ils n'ont pas la censure contre eux) les prises de position sociales et idéologiques de tout un peuple.

Patrick Imbert.

Ubald Paquin, *Jules Faubert le roi du papier*, Montréal, Bisailon, 1923, 165 p.

1. Jacques Hébert, *Obscénité et liberté*, Montréal, Éd. du Jour, 191 p., p. 31.
2. Voir Charles Grivel, *Production de l'intérêt romanesque*, The Hague, Mouton, 1973, 340 p.

